

Je m'aperçois un peu tard que mon sujet était trop vaste pour la matière d'un seul discours ; il faut en finir avec des sentiments de gratitude pour mes bienveillants auditeurs.

Je dois encore un mot d'excuse et d'explication aux dames. Si ce discours a dû leur paraître très-long et très-fatigant, c'est qu'il s'étendait sur des questions purement savantes.

JOURNAL DES DAMES.

UN VOU.

Il est peu de personnes qui, au nom de Marche en France, ne se représentent un pays de désolation et de misère. En effet, pour tout voyageur qui traverse les Ardennes par la route de poste de Bastogne à Namur, le paysage est triste, dénué d'imposantes plaines de bruyères succédant à des montagnes entièrement arides, ou sur les pentes croissent péniblement quelques bois de bouleaux et de chênes rabougrés, mais le plus souvent de rases genêts. Les vallées, construits avec les pierres grises des terrains ardoisiers, et couverts en chaume, sont d'un aspect sombre et pauvre ; pas une petite maison blanche qui repose la vue, pas un joli vallon dont la verdure annonce au loin une habitation humaine.

Mais toutes les parties des Ardennes ne sont pas aussi stériles ; on trouve souvent à peu de distance de la grande route, dans les petites vallées creusées par l'Ouche, la Lesse, la Sambre, des sites pittoresques qui consistent à une étroite vallée par l'aridité ou la sévérité des paysages environnants. Les terres, entamées par les eaux pluviales ou par la fonte des neiges qui abondent en hiver, sont arides par les accidents du terrain, et forment souvent un contraste même de ce pays désolé des espèces d'arbres dont la fraîche verdure, la végétation variée et vigoureuse peuvent rivaliser avec les plus riches parties du Northumberland ou de nos vallées Vosgiennes.

Un soir, vers la fin de septembre 1831, je revenais à cheval de Dinant à Marche, et le désir de contempler encore quelques-uns de ces gracieux paysages, au souvenir desquels se lie la plus heureuse époque de ma vie, m'avait fait prendre un chemin de traverse. En quittant le petit bourg de Rochefort, j'arrivais à un endroit où la voie bifurquait ; après quelques minutes d'hésitation, je crus devoir prendre à droite ; mais au bout d'une heure, de marche, je m'aperçus en arrivant sur un plateau que j'étais égarée. Une grande plaine de bruyères s'étendait à ma gauche et se terminait par une forêt de bouleaux ; devant moi je n'avais qu'une montagne très-escarpée et sans la moindre trace de culture ou de chemin ; je risquais donc de passer la nuit à chercher le mien, quand j'aperçus à peu de distance de moi des femmes occupées à l'écobuage d'un champ de genêts ; je m'en approchai :

—Quelle est la distance d'ici à Marche ? dis-je à l'une d'elles.

—Il y a trois heures de chemin à pied, Monsieur ; mais vous ne sauriez y aller à cheval sans faire un détour très-long, et qui vous demanderait beaucoup plus de temps.

—Veuillez-vous alors m'indiquer l'auberge la plus rapprochée ?

—Une auberge ! Monsieur ; mon Dieu, qui serait assez fol pour établir une auberge dans notre endroit ! il n'y passe pas dix voyageurs par an ; mais ici près, vous trouverez un bon gîte chez le curé, qui se fera un plaisir de vous recevoir.

—Je n'oserais m'y présenter, je n'ai le connais pas.

—Alors, Monsieur, vous êtes donc étranger au pays, puisque vous ignorez que le curé de Flemalle est le plus hospitalier et le meilleur des hommes à cinquante lieues de Paris. Eh bien ! je vais vous y conduire, car vous ne pouvez songer à regagner la route avant la nuit. Je suivis la bonne femme, et bientôt, à l'extrémité de cette plaine, nous dominâmes un vallon assez étroit. Sur le revers d'une colline, on apercevait un hameau éclairé par les derniers rayons du soleil couchant ; les habitations, couvertes en chaume, étaient entourées d'arbres fruitiers qui formaient une touffe de verdure entre chacune d'elles, et un gros ruisseau, après avoir baigné les murs des derniers jardins, descendait rapidement et par cascades dans une prairie située au fond de la gorge. Sur la gauche se trouvait une église dont la flèche d'ardois ressortissait sur le fond de verdure sombre des vergers avec la cime de quelques peupliers italiens dont on avait entouré le cimetière. Non loin de ce triste lieu, on distinguait une maison un peu plus grande que les autres et d'un aspect tout à la fois modeste et coquet ; un grand jardin descendait en amphithéâtre depuis cette habitation jusqu'au ruisseau, qui formait alors

comme un petit lac ; les eaux étaient retenues par un digue naturel, et reflétaient l'ombre mourante de groupes d'aulnes et de frênes plantés sur ses bords.

Derrière l'habitation et entouré d'une belle haie d'épines s'étendait, comme une de ses dépendances, un vaste terrain de culture variée, au milieu duquel étaient plantés plusieurs groupes d'arbres verts dont les sommets dépassaient la crête de la montagne.

Les derniers reflets de lumière donnaient à ce charmant paysage une teinte mélancolique, assez semblable à celle des dessins à la Sepia, ou de ces charmantes gravures sur acier qu'on doit au talent des artistes anglais, et remplissaient l'âme d'émotions.

La soirée était calme comme le dernier jour d'une belle vie ; rien n'altérait la pureté de l'air et ces fleurs de blanches fumées qui s'élevaient en larges flocons, à travers le feuillage d'automne des vergers de quelques-unes des maisons du hameau.

—Voilà Flemalle, Monsieur, me dit la femme qui me guidait : le presbytère est là à côté de l'église, converti en ardois ; passez ce petit pont, et dans quelques minutes vous serez à la porte d'une maison qui n'est jamais fermée aux voyageurs, ... ni aux malheureux. Bonsoir, Monsieur, je vais continuer à travailler.

Je descendis dans le vallon et je fus bientôt en face d'une barrière anglaise donnant entrée à l'habitation que j'avais déjà remarquée ; je traversai une jolie cour élégamment ornée de fleurs et d'arbustes, et ayant mis pied à terre je cherchais à qui parler, quand un domestique de fort bonne mine, quoique vêtu d'une blouse, prit la bride de mon cheval et m'engagea à entrer dans la maison, tandis qu'il allait mettre mon cheval à l'écurie. Presqu'au même instant je vis paraître sur le perron un homme d'une quarantaine d'années, d'une physionomie grave, mais douce et belle ; ses cheveux étaient gris et les rides qui sillonnaient son visage semblaient provenir de quelques longues souffrances morales ou physiques plutôt que de l'âge ; il portait l'habit ecclésiastique, et néanmoins il y avait dans sa tenue quelque chose de militaire qui frappait au premier abord ; il s'approcha de moi et m'accueillit avec cette aisance que donne une longue habitude du monde et surtout de la haute société.

Après de courtes explications sur le motif de ma visite et des excuses sur l'indiscretion qu'il y avait à me présenter chez lui sans en être connu, nous échangeâmes quelques politesses, puis il me fit entrer dans un parloir meublé avec une élégante simplicité.

Bientôt le domestique vint annoncer que le souper était servi ; nous passâmes dans une salle à manger d'une propreté toute hollandaise ainsi qu'il le convient, dont le linge, l'argenterie et la vaisselle d'étain n'eussent point été déplacés sur le buffet du plus riche bourgeois de Harlem. Mon hôte s'excusa sur la simplicité de son ordinaire, comptant, disait-il, des produits du pays, et qui ont été cependant envoyés à un habitué de Chevet ou du Cercle des étrangers. Nous avions, en effet, des grèves, du jambon de Bastogne, un plat de truites toutes fraîches et des godoltes excellentes, auxquelles je fis honneur en voyageur fatigué, en les arrosant alternativement avec de la bière brune et du vin de basse Moselle ; quant au bon curé, on lui servit deux œufs frais et quelques pommes de terre ; c'était un régime habituel dont il ne s'écarterait jamais.

Pendant le repas, la conversation s'anima ; le curé avait beaucoup voyagé, était spirituel, instruit ; il s'exprimait avec facilité et un choix d'expressions qu'on ne rencontre que chez les hommes les plus distingués des hautes classes de la société, ce qui me surprit dans l'humble position qu'il paraissait avoir choisie. Parfois mon hôte laissait échapper quelques phrases denotant une profonde tristesse et un grand dégoût du monde, mais sans annoncer de misanthropie ; il semblait regretter d'y avoir vécu, et cependant ne se plaignait jamais ni de la fatigue ni des hommes, qu'il trouvait toujours moyen d'excuser quand je laissais échapper quelques paroles de mépris pour le siècle actuel. Une seule chose paraissait l'intriguer vivement, c'était le soin et le bien-être du troupeau confié à sa direction depuis dix ans ; il parlait avec reconnaissance et sensibilité de l'attachement qu'il portait à tous les habitants de Flemalle. « Mes paroissiens sont si bons pour moi, disait-il, qu'ils évitent le mal dans la crainte de m'ailliger. » J'appris de lui, en effet, plusieurs traits de dévouement qui prouvaient combien ces hommes gens aiment leur pasteur, et qui annonçaient une délicatesse de sentiment qu'on ne se serait pas attendu à rencontrer au fond des Ardennes, chez des paysans en apparence si grossiers.

J'avais remarqué que, tout en me faisant les honneurs de sa table et en animant de son mieux la conversation, le curé jetait fréquemment les yeux sur la porte d'entrée de la cour avec un air inquiet ; évidemment il attendait quelqu'un, puisqu'un troisième convert était inoccupé. — Je sus bientôt le motif de cette préoccupation ; le curé s'écria : « Bon soi Dieu ! le voilà ! » et au même instant un beau garçon de 13 à 14 ans entra dans la salle, et se jetant au cou du pasteur : « Pardon, mon bon ami, je suis sûr que vous êtes inquiet, mais nous avons fait une si belle classe ! quinze grèves et vingt-deux gris. Oui, bon ami, vingt-deux gris, c'est le complément de la garniture de robe que je veux donner à ma sœur pour le bal de la Kermesse. — Assieds-toi, assieds-toi, jeune bon, dit le curé, tu dois avoir faim ; es-tu fatigué, n'as-tu pas trop chaud ? » et l'excellent homme s'épuisa en questions pleines d'intérêt et de tendresse. J'appris de lui que l'enfant était le fils d'un de ses amis, qu'il était chargé de son éducation, et que l'élève répondait parfaitement aux soins et au dévouement du maître.

Notre souper terminé, mon hôte m'engagea à prendre du repos et me conduisit au premier étage dans un appartement distribué de la manière la plus commode, orné avec beaucoup de goût et une connaissance parfaite des usages français. Après m'avoir installé, il me prit la main et me dit : « Monsieur le hasard vous a conduit au presbytère de Flemalle, permettez-moi d'espérer qu'un peu de bienveillance pour moi vous y retiendra quelques heures de plus. Votre cheval est fatigué, et c'est le cas de lui accorder ce que nous appelons, je vous dire ce qu'on appelle séjour, si l'étape ne vous paraît pas trop mauvaise. Je répondis affirmativement à cette proposition toute cordiale, car je me sentais attiré vers ce digne pasteur par une sorte de sympathie, à laquelle se joignait la curiosité de savoir ce qui avait déterminé un homme si supérieur, et chez lequel tout annonçait l'aisance, à s'enterrer vivant dans une pauvre succursale des Ardennes.

Le lendemain, je venais de me lever et j'examinais, avec un curieux intérêt, la bibliothèque d'élite dont mon hôte avait orné la pièce qui précédait ma chambre, lorsque je le vis entrer ; il s'enquit de mes fatigues et de ma santé avec une politesse pleine de cordialité, et m'offrit, avant le déjeuner, une promenade dans les dépendances du presbytère. Bientôt nous nous trouvâmes en pays de connaissance ; le curé de Flemalle avait séjourné à Paris et y voyait une société dans laquelle j'étais moi-même admis ; nous retrouvâmes des amis et des souvenirs communs, et ayant de rentrer dans la salle à manger nous étions en parfaite conformité de goûts, d'opinions de principes, et disposés à une égale réciprocité d'estime et d'affection. Je passai une journée délicieuse à Flemalle, et, vers le soir, je hasardai quelques questions sur les circonstances qui avaient amené une retraite si peu conforme aux relations, aux goûts, aux manières de mon hôte.

—Vous touchez là, monsieur, me dit-il, une corde toujours sensible ; la seule pensée du bonheur auquel j'ai renoncé pour me faire prêtre annule mon courage et me rejette dans un indigne accablement ; cependant vous saurez tout, car ce que je connais de votre cœur vous fera prendre en pitié les douleurs du mien ; j'ai besoin d'ailleurs de les épancher quelquefois dans le sein d'un ami, et je crois que vous êtes devenu le mien ; enfin cette narration si pénible servira peut-être d'explication aux erreurs de ma jeunesse et aux défailances d'un courage qui devrait au contraire se rallier, s'exalter pour le service d'un Dieu plein de miséricorde. — (G. de Lyon.)

(A continuer.)

Nouvelles Etrangères.

Le départ de M. le comte de Chambord pour Venise a été retardé de plusieurs jours ; il a voulu rester auprès de son auguste tante, Mme. la comtesse de Marnes, qu'avait affectée très-vivement la nouvelle de la mort de Mme. la comtesse d'Estéharzy. Il n'a dû arriver à Venise qu'hier 15 janvier.

Quant à l'auguste fille de Louis XVI, la famille impériale d'Autriche l'entoure des soins les plus affectueux, et dernièrement elle a redoublé d'efforts pour distraire un peu sa douleur. On a représenté à la cour de Vienne Don Nébustien de Portugal, et Mme. la comtesse de Marnes a été conduite par l'impératrice dominatrice dans la loge impériale, où l'auguste princesse a été l'objet du respectueux intérêt de l'assemblée.

C'est le 30 décembre que le prince héréditaire de Lucques et sa gracieuse épouse, Louise-Marie-Thérèse de France, ont fait leur entrée à Lucques. Cette ville avait revêtu, pour cette occasion, ses habits de fête ; plusieurs arcs de triomphe s'élevaient sur le passage du cortège. Diverses mesures de bienfaisance avaient contribué à redoubler la joie populaire. Aussitôt toute la population était sur pied ; le soir, il y eut illumination générale, et le lendemain réception au palais ducal, où l'auguste belle-mère de la princesse française a pu se débarrasser du regret d'avoir été retenue à Lucques par son état de souffrance.

On dit qu'à Vienne, suivant une correspondance de la Gazette d'Augsbourg, le czar n'aurait pas moins gai qu'à Rome. Un personnage haut placé lui ayant demandé, avec émotion, quelle en était la cause, il a répondu : « Quand on a une fille au tombeau et une femme malade à Palerme, on a de justes motifs d'être triste. » Si cette réponse a été faite, elle prouverait que la santé de l'impératrice est moins satisfaisante qu'on ne le disait.

S. M. Nicolas a passé, le 3 janvier, à Cracovie. Le lendemain, le czar est arrivé à Varsovie, où il a passé quatre jours ; la ville était illuminée chaque soir. L'empereur est parti le 8 pour Saint-Petersbourg.

Vingt-cinq prisonniers de guerre, revenus, il y a quelque temps, du Caucase à Tiflis, ont annoncé que les montagnards en guerre contre les Russes recevaient des secours de la part d'hommes de tous les pays : Musulmans, Polonais, Italiens, Anglais, Français, qui leur fournissent des munitions, et font chez eux le service d'architectes, de chirurgiens, d'ingénieurs, quoiqu'ils ne prennent aucune part aux hostilités.

Deux officiers français doivent arriver bientôt à Constantinople sous les auspices de Reschid-Pacha, afin de remplir les fonctions de professeurs à l'école militaire.

Le gouvernement Danois vient d'envoyer une frégate dans l'Océan indien pour explorer l'Archipel de Nicolhar, et y fonder un comptoir et une sorte de colonie qui serait peuplée de Chinois, vu la difficulté pour les Européens de s'y acclimater.

Voici ce que le Constitutionnel, cet ancien ennemi des courtisans, publie sur le bal des Tuileries :

« Le bal donné hier aux Tuileries a été des plus brillants et des plus animés ; on ne peut pas évaluer à moins de cinq mille le nombre des personnes qui y assistaient. Dès huit heures et demie, les deux rangs de banquettes de la salle des Maréchaux et de la galerie qui précède étaient garnis de dames. D'autres encore s'étaient rangées sur l'un des côtés des galeries et des salons qui se dirigent vers le pavillon de Flore. Des tables de jeu étaient disposées dans la salle du trône et la pièce attenante. Deux orchestres ne cessaient de remplir les voûtes d'harmonie.

A neuf heures un quart, l'archet de Strauss a donné le signal du premier quadrille. LL. MM., entourées des princesses et de la famille royale, ont pris place sur des fauteuils dans la salle des maréchaux. Le roi portait l'ordre de la Jarretière. Les princes de Salerne s'étaient assis à la droite de la reine. Les ducs d'Anjou et de Montpensier, en uniforme de leur arme et de leur grade, figuraient dans le premier quadrille, ainsi que les princesses. On a remarqué l'absence de la duchesse d'Orléans qui, quoiqu'elle ait quitté le deuil, s'abstient encore de se montrer au bal.

Des et dans les danses ont commencé et se sont succédés, sans interruption, jusqu'à une heure du matin. Les salons regorgèrent de monde ; à une heure, le défilé des voitures n'était pas achevé.

On sait que qu'il y avait à quelle bienveillance LL. MM. font les honneurs de leurs salons. Il y eut une liberté, une égalité qui charmait tout ce qu'il y avait d'élégance. Le duc de Saint-Cyr y conduisit le maréchal de France, et les plus grands noms du pays s'y trouvèrent mêlés aux noms les plus humbles.

Cette année encore l'uniforme étranger abonda dans la foule ; peu de Russes, quelques Prussiens ou Hongrois, quelques Espagnols, mais des Anglais surtout, et même un Lionsaiss en costume. L'entente cordiale était pleinement personnifiée aux Tuileries, et dans plus d'un angle de la salle des maréchaux on pouvait entendre en passant ce charmant babillard, à l'usage des Anglais. L'orient avait aussi ses représentants dans les petites files du roi d'Égypte ; enfin le Maroc a figuré en legs, dans la salle du banquet, sous les traits de l'ambassadeur Ben Achache et des personnes attachées à sa mission. La réunion avait ainsi tous les airs d'un congrès.

Comme d'habitude, le plus beau du moment de la fête a été celui où les dames se sont rendues dans la salle du théâtre, où le souper était servi. La reine s'est assise à l'une des tables, au bout de l'ellipse que forme la salle ; le roi est demeuré à l'autre extrémité, debout et s'adressant à une colonne, ayant à ses côtés le prince de Salerne. Neuf cents dames, étiquettes de piérettes et de parures, se sont assises devant des tables magnifiquement servies et sur lesquelles cent lustres répandaient des flots de lumière. C'était un spectacle vraiment magique, et les Orientaux qui y assistaient avant pu se croire transportés dans l'un de ces pays de féerie dont parlent les contes arabes. Sur un autre point, dans la dernière galerie du château, quarante autres tables avaient été servies, et plus de trois mille convives s'y sont assis successivement.

LL. MM. et la famille royale se sont retirées après le banquet. Il était alors plus de deux heures. Les dames ont repris ensuite et ont duré jusqu'à quatre heures du matin.

Tous les ministres n'étaient pas présents à ce bal. Du moins n'en avons-nous aperçu que trois, M. du Salandy, M. Duchet et M. Cunin-Gréa. M. et Mme Thiers ont parcouru les salons et se sont retirés vers une heure du matin.

Les Tuileries auront, à ce qu'on assure, plusieurs fêtes du même genre dans le cours de cet hiver. Celle d'hier est un brillant prélude.

Dans les premiers jours de ce mois, des troubles assez graves ont eu lieu sur la frontière austro-bavaroise, à l'occasion du blé qu'on exportait en Bavière. La population s'est rué sur les voitures, on a mitraillé les conducteurs et on les a retenus de force. En même temps, des bandes surprennent les magasins des entrepreneurs et les pillaient.

Le gouvernement autrichien, instruit de ces désordres, a expédié sur ce point de la frontière un escadron de cavalerie, et le gouvernement bavarois, de son côté, y a envoyé un détachement de gendarmes pour faire respecter son territoire.

Il paraît que la principauté d'Anhalt-Coethen éprouve de grands embarras financiers. Son gouvernement a suspendu ses paiements ; cela est d'autant plus grave que le caissier de l'état recevait depuis longues années le dépôt, moyennant intérêt, des fonds appartenant aux particuliers, ce qui donne à l'insolvabilité de ce petit état le caractère et les inconvénients qui s'attachent à la déconfiture d'un établissement de banque ou d'une caisse d'épargne.

On écrit d'Odessa, 2 janvier : « Nous avons des nouvelles de l'Angarock de six jours. Il s'est passé quelque chose d'inattendu dans le Daghestan. Les Russes auraient subi un échec. Il est certain que le gouverneur-général Woronzow s'est porté en toute hâte vers le théâtre de la guerre ; divers généraux ont été nommés à St. Petersburg. Un conseil de guerre se tiendra dans cette capitale après le retour de l'empereur. »

Les journaux anglais évaluent à quatre-vingt-dix le nombre des navires naufragés dans la Manche par suite des derniers ouragans, et à cent le nombre des marins ou passagers qui ont péri.

Une très vive polémique s'est élevée entre les journaux anglais au sujet de la préférence à donner, pour le transport de la malle de l'Inde à la voie de Trieste sur celle de Marseille. Le Times a fait les frais de l'expérience tentée en octobre dernier par M. Waghorn, qui, efficacement secondé par le gouvernement autrichien, a accompli le trajet de Bombay à Londres en 29 1/2 jours. M. Baldwin, propriétaire du Standard et du Morning Herald, a demandé au gouvernement français une même protection que le Times avait obtenue de l'Autriche. Un bâtiment à vapeur a été mis à la disposition de M. Baldwin pour exécuter le trajet direct entre Marseille et Alexandrie. L'épreuve a été conclutive. Malgré la mauvaise saison, le trajet de Bombay à Londres a été accompli en 27 jours au lieu de 29 1/2. Dans la belle saison le courrier arrivera en 25 jours, non pas avec une simple dépêche, comme celle dont s'était chargé M. Waghorn, mais avec la malle toute entière. Le Times prétend maintenant que la véritable route est par Venise, non

par Trieste. Libre à lui de faire ce nouvel essai. Nous pouvons affirmer, dès à présent, que la France ne perdra pas l'important transit que l'Allemagne voudrait lui disputer. On doit, toutefois, remercier M. Waghorn de sa tentative, qui a forcé notre gouvernement à secourir son apathie habituelle. La communication avec l'Inde est désormais abrégée de deux jours.

Il paraît, dit un journal, que c'est durant le séjour que la famille royale doit faire à Neuilly aux mois de mai et de juin que la reine d'Angleterre viendra visiter de nouveau la France. De grands travaux de restauration s'exécutent à Neuilly. De là la jeune reine viendra à Paris, et elle se rendra à Versailles, où de grands fêtes lui seront offertes.

D'après les dernières nouvelles de Vernet-Bains, la santé d'Ibrahim-Pacha continue de subir une notable amélioration.

On lit dans un journal :

L'instruction publique va être organisée dans l'Afrique française au moyen de la création à Alger d'une académie semblable à celles qui existent dans plusieurs des plus grandes villes de France ; tous les établissements d'instruction publique dépendent de cette académie qui dépendra elle-même de l'Université. M. le ministre de l'instruction publique a eu avec son collègue de la guerre plusieurs conférences relatives à ce projet, qui sera présenté aux chambres dans la session.

Eruption de l'Hécla.—D'après les nouvelles d'Islande, l'éruption volcanique de l'Hécla, qui avait cessé momentanément, a recommencé le 28 et le 29 octobre avec une violence telle que la fumée montait à 1,200 brasses de hauteur ; des éruptions considérables paraissent sur le versant de la montagne et les cendres couvraient tout le pays à l'entour. Au moment où partait le navire qui a rapporté ces nouvelles à Coppenhague, le volcan le plus élevé de l'Islande, le Reifjellsjökkel, commença à lancer des flammes et de la cendre.

L'essai du système mixte en navigation transatlantique (la vapeur auxiliaire de la voile) n'a pas de succès. Le navire américain Massachusetts arrivé de New-York à Liverpool a eu vingt jours de traversée ; il a été dévancé par tous les paquebots ordinaires à voiles, partis à la même époque pour Liverpool comme pour le Havre, et il a mis presque le double du temps du paquebot à vapeur Andria, pour le même parcours.

Ce même bâtiment, à son dernier voyage à New-York, n'a pas tenu convenablement la mer et il a été, comme le Great-Britain, jeté sur les bancs de Nantucket.

VARIÉTÉS.

Une filoteuse d'un genre tout à fait neuf a été commise ces jours derniers à Ryguier. Le Memorial d'Ala raconte ainsi :

« Une jeune femme que son mari avait laissée depuis peu veuve et légataire universelle de sa succession, ayant à liquider le passif de cette succession, s'est présentée chez le créancier d'une somme d'environ 200 francs ; elle a réclamé la lettre de créance et fait brûler deux piles d'écus enveloppés dans du papier. Elle a déployé ces piles, et a, comme par miracle, laissé tomber sur le pavé deux ou trois écus qui ont parfaitement retenti. Le créancier, confiant dans ce son argent, n'a pas voulu donner à la dame la peine de déployer davantage ses rouleaux, et les jugeant à leur hauteur, il les a reçus dans un tiroir de son bureau et a rendu le titre. Quelques jours plus tard, ayant eu à employer cette rente, le créancier a puise dans sa caisse, il a déployé les majestueux rouleaux ; mais, sauf les deux ou trois écus qui avaient résonné sur le pavé, il n'a trouvé que des écus fabriqués chez le confiseur avec cette pâte et ce vernis argenté que vous connaissez. On appelle cela vol au bonbon. Plainte a été portée et la justice instruit. »

Une statue de reine.—On lit dans un journal de Londres : « La statue de marbre de la reine Victoria, par Louth, a été fixée sur le piédestal qui avait été préparé dans le local de la bourse ; le piédestal, de six pieds de hauteur, est en belle pierre de Portland ; la statue de la reine, taillée dans le marbre de Carare le plus pur, a 9 pieds 2 pouces de hauteur. Sa Majesté a la tête ceinte du diadème. De la main droite, elle tient le sceptre, et de la gauche le globe. La ressemblance est frappante ; elle est en robe dont la queue est portée par le bras gauche. Sa toilette est en partie couverte d'hermine. Sa Majesté portait les ordres de St. George et du Dragon. La cérémonie de l'inauguration aura lieu mardi prochain, jour anniversaire de l'ouverture de la bourse par la reine. »

Les presses françaises ont imprimé en 1845, savoir : Ouvrages écrits en toutes langues, mortes et vivantes, 6,521 ; estampes, gravures, lithographies, 1,103 ; ouvrages de musique, 492 ; plans topographiques et cartes, 101. Total, 8,520 ouvrages.

UN TOUR DE FACTION.

(Historique.)

Quelques jeunes gens qui revenaient de souper assez tard, se séparèrent l'autre nuit, à deux heures du matin, et deux d'entre eux s'amusèrent à pourchasser à coup de canne les rats qui trottaient sur le boulevard. Ils en tuèrent un, deux, trois, quatre. Au quatrième, l'un d'eux leur parut un peu fade et ils allaient quitter le